

GROTTE DES DEUX SŒURS

Prélenfrey (Isère)

Le Grand Veymont (2341 m), point culminant du Vercors. Le Rocher des Deux Sœurs (2193 m) se trouve sur la même arête bordant le Vercors, 15 km au nord.

En juillet 1956, je venais de réussir le concours d'entrée à l'IGN. Il me restait deux mois et demi de congé à prendre, les derniers de ma vie scolaire, il fallait en profiter! Les Eclaireurs de France organisaient un camp national dans le Vercors, je m'y inscrivais. Le 31 juillet, un sac volumineux sur le dos, je prenais le train pour Marseille, et là, un bus pour Grenoble qui me déposait à Vif (Isère). Un autre car m'y attendait pour Prélenfrey, petit village au pied des falaises qui limitent le Vercors à l'est. J'étais attendu par Michel Lebre, l'un des piliers du Clan des Tritons de Lyon. Michel avait une dizaine d'années de plus que moi, il était ingénieur dans une grande société textile et faisait partie des privilégiés qui à l'époque avaient une voiture. Mais, nous n'allions pas bien loin avec son véhicule. Une heure et demie de marche à pied le long d'une piste forestière à flanc de montagne nous amenait à un chalet où se dressait le camp. Il y avait là une quinzaine de spéléologues venant de différents horizons, parmi eux, Pierre Saumande pharmacien à Limoges et rareté à l'époque : deux filles... Il y avait aussi deux pieds noirs prolixes, comme beaucoup de pieds noirs. Ils venaient du Clan Mauffray de Casablanca. Je me liais vite d'amitié avec l'un d'entre eux : Jean Luc Montesino.

MON PREMIER GRAND GOUFFRE

Le but principal du camp était de finir l'exploration de la Grotte des Deux Sœurs, située un peu plus haut, à 1840 mètres d'altitude, sous deux rochers du même nom, peu avant un col qui permettait de franchir la bordure abrupte du Vercors. Les précédents explorateurs s'étaient arrêtés vers -350, en haut d'un puits d'une vingtaine de mètres. L'avenir nous appartenait! La Grotte des Deux Sœurs allait être mon premier grand gouffre. Le lendemain, nous faisons une première reconnaissance dans le Réseau Lesdiguière, à quelques centaines de mètres de l'entrée. L'occasion de prendre la température de la cavité, si l'on peut dire, et de se préparer pour l'assaut qui devait avoir lieu deux jours plus tard.

Première constatation, cette cavité n'avait rien à voir avec les cavités de la Provence. Dans le Var, la température des cavités était de l'ordre de 14°, température très humaine et très supportable. Là, en altitude, sous les crevasses à neige du Vercors, nous avons un petit 3°. Quand le temps est sec, 3° se supportent sans problème. Sous terre, avec 100% d'humidité et quand on a rampé dans la boue ou dans des passages humides, il en est tout autrement. L'humidité de l'air pompe rapidement toute vos calories et quand on s'arrête, on

commence à grelotter au bout de cinq minutes. A cette époque, il n'y avait aucune combinaison spécifique pour la spéléo, aucune "polaire". Nous n'avions qu'un bleu de mécanicien sous lequel nous portions un pull. Pas de bottes, mais des rangers, pas de gants en caoutchouc. Quant à nos casques et leur éclairage, nous les bricolions nous-mêmes. Il fallait vraiment être jobastre pour s'attaquer à ces cavités alpines.

Les équipements personnels en 1956

La journée suivante fut consacrée à la préparation de notre exploration. Nous étions ressortis trempés de notre première incursion, il fallait trouver la parade. Michel Lebre y avait pensé et avait acheté des sacs plastiques pour l'engrais. Aux deux coins du sac nous coupions un trou pour passer les bras et au milieu, un trou pour la tête. Quand nous avions enfilé cette combinaison, elle nous protégeait tout le corps. Seuls nos membres en émergeaient. Il avait aussi été décidé que pour contrer le froid, il nous faudrait des aliments chauds et des boissons chaudes, ce qui exigeait, outre la nourriture, des moyens de chauffage : camping-gaz et récipients. Pour aller vite, nous formerions des petites équipes de quatre spéléologues. Cela nous éviterait de prendre trop de matériel de bivouac; nous allions être assez chargés avec le matériel d'exploration et la nourriture. Néanmoins, même avec une équipe réduite et sans bivouac, il fallait s'attendre à des

En 1958, cinq Toulonnais forment une équipe type de l'époque. Aujourd'hui, seule la corde perchée sur *Abîme de Rabanel* serait nécessaire! Deux équipiers se relaieront au sommet du puits pour assurer les autres.



explorations de plus de vingt-quatre heures. En fait, les deux explorations que je fis dépassèrent les trente six heures.

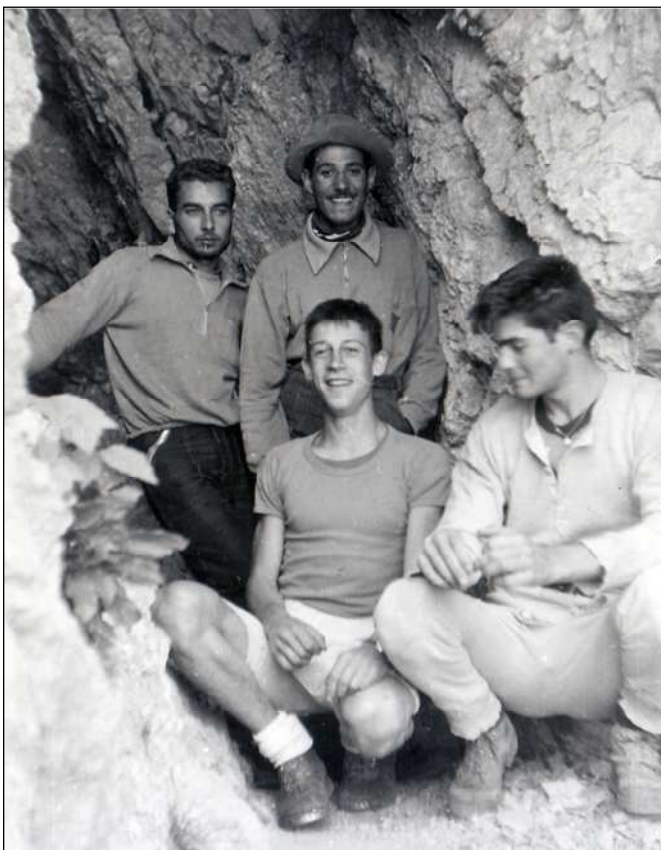
Les techniques alpines

Le lendemain, comme convenu, nous étions quatre à prendre la destination de la grotte, chargés d'un lourd matériel. Heureusement, la cavité était déjà partiellement équipée, ce qui nous épargnait de le faire dans sa première partie. Nous étions menés par Maurice, j'ai oublié son nom de famille (Allard ?). C'était un grand gaillard du Clan des Tritons, formé aux techniques alpines mises au point par Chevalier pendant la dure exploration du réseau de la Dent de Crolles. Ce réseau, avec 603 mètres de profondeur, était devenu le gouffre le plus profond du monde en 1947 avant de céder sa place à la Pierre Saint-Martin en 1953. Il avait à l'époque un développement dépassant 17 kilomètres, truffé de départs dans toutes les directions, c'était un labyrinthe. Son exploration débutée au cours des dures années de la guerre avait abouti en 1947 à la jonction entre le P40 situé sur la Dent de Crolles et le Guiers Mort, résurgence ressortant dans la vallée. Les Lyonnais avaient hérité de toutes les techniques d'exploration mises au point au cours de ces années. Ils étaient à l'époque à la pointe de la spéléologie sportive. Aujourd'hui, j'avais l'occasion de me frotter à ces techniques. J'avais l'occasion de m'aguerrir en passant à une exploration beaucoup plus dure et complexe que celles que j'avais faites en Provence.

La première exploration

L'exploration répondit à mes craintes. La Grotte des Deux Sœurs n'était pas seulement humide et froide, mais elle était étroite, truffée de châtères et d'interminables boyaux où nous n'en finissions pas de traîner nos sacs. Dès que nous arrêtions pour marquer

La première équipe : derrière deux équipiers du Clan Mauffrey de Rabat, dont J.L. Montesino. Devant, P. Courbon et Maurice (Allard?)



une pause, nous grelottions dans les minutes qui suivait. Heureusement, le camping-gaz et les boissons chaudes qu'il nous permettait de concocter, aidait notre moral à reprendre le dessus. Quelques parties de la cavité échappaient à l'exiguïté générale, parmi elles, le magnifique puits de la Verna et celui du Lion. Le puits de la Verna était impressionnant, très large, les échelles y pendaient en plein vide. Je découvrais là une méthode que nous n'employions pas : la combinaison de Maurice était bardée de cuir à certains endroits, ce qui lui permettait de descendre en rappel. Cependant, avant de descendre, il avait mis en place une poulie en haut du puits où nous placions la corde en double. Ainsi, il pouvait assurer notre descente depuis le fond ainsi que la remontée du premier.

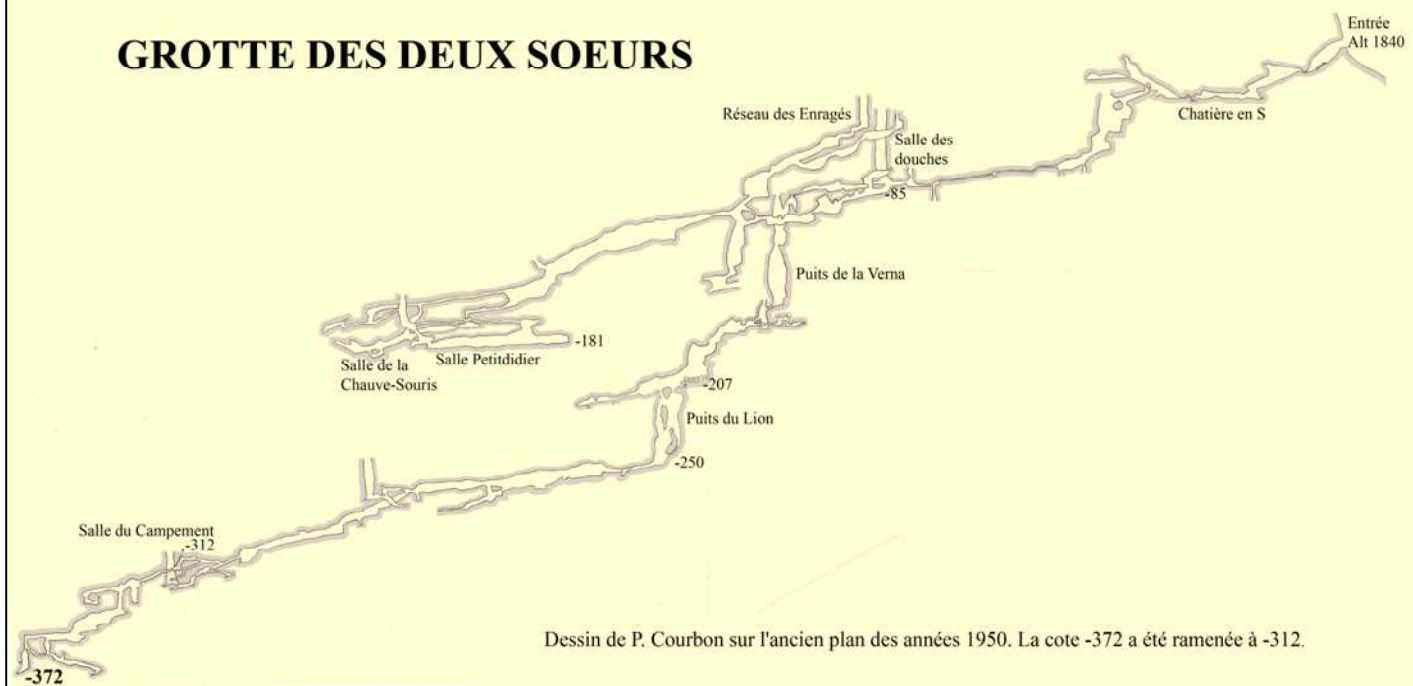
Au cours de mes explorations précédentes, dans les petits puits, le dernier descendait sans assurance et le premier remontait la corde pendant à sa ceinture; dans les grands puits, on abandonnait un sacrifié en haut du puits pour assurer les autres. La méthode lyonnaise constituait un gros progrès. De plus, Maurice pratiquait une spéléologie sportive qui me changeait de ce que j'avais vu, cela me convenait parfaitement.

Au bout d'une douzaine d'heures, nous arrivions au terminus des explorations précédentes : un puits d'une vingtaine de mètres s'ouvrait devant nous et notre excitation montait à son comble. Maurice l'équipait de vingt mètres d'échelles pendant que nous sortions une corde d'assurance. La descente des quatre membres de l'équipe fut très rapide, nous étions excités par cette partie vierge qui s'ouvrait devant nous. Symboles sexuels de la défloration? les premières ont toujours excité les spéléologues au plus haut point. J'ai connu plus tard des premières où il y avait une course effrénée entre les membres d'une équipe. La course prenait l'allure d'un viol collectif, mais avec l'intention de chaque participant d'être le premier!

Notre déception fut à la hauteur de nos espérances : au bas du puits, un éboulis aboutissait rapidement à un cul de sac. Cependant, nous apercevions un départ à une dizaine de mètres de haut dans la paroi. Mais il était mal situé, avec un passage en surplomb dont l'escalade exigeait des pitons que nous n'avions pas. Ce serait le but d'une prochaine exploration. Nous reprenions une remontée laborieuse, mais de courte durée. En effet, à la cote -312 se trouvait une petite salle appelée pompeusement salle du campement. Nous devions y faire une pause d'une dizaine d'heures. Une tente s'y trouvait déjà. Les bivouacs souterrains, dans les cavités froides de montagne n'ont jamais rien eu d'affriolant, surtout quand on n'a pas un couchage confortable et chaud, ce qui était le cas à cette époque. Une fois glissé avec difficulté dans son sac, il fallait encore beaucoup de temps pour retrouver un peu de chaleur, quand on y arrivait!

Le pire était le moment du réveil quand le plus courageux décidait que la nuit avait assez duré. Rien n'est plus affreux que de sortir sec d'un sac à peu près chaud, dans un décor de roches humides ou boueuses, pour renfiler les vêtements de la veille, glacés et détrempés! Suivant les individus, cela peut demander beaucoup de temps. Il faut attendre qu'un équipier héroïque soit allé chercher de l'eau, l'ait mise à chauffer et rameute tout le monde pour un bon café. Ce n'est qu'à ce moment là que la situation se débloque pour évoluer plus rapidement. Le temps de boire ce café, de manger un pain ramolli par l'humidité, de boire un autre café et nous pouvions rassembler laborieusement tout notre attirail. Nous avions moins de matériel puis-

GROTTE DES DEUX SOEURS



Dessin de P. Courbon sur l'ancien plan des années 1950. La cote -372 a été ramenée à -312.

que nous laissions la cavité équipée, mais cette fois-ci, les passages étroits montaient et il fallait beaucoup plus peiner pour les passer. Nous retrouvions la surface après une exploration qui avait duré une quarantaine d'heures. Quarante-quatre ans après, mes souvenirs sont flous. Il fut décidé de prendre deux jours de repos avant de faire une nouvelle descente.

Intermède à la grotte de Cholet

Le lendemain, Michel Letrône faisait son apparition. Je ne l'avais pas vu depuis près de deux ans. Son service militaire terminé il avait trouvé un emploi de représentant chez Nestlé. Il venait nous voir avec une idée derrière la tête : convaincre des équipiers pour l'accompagner à la Grotte de Cholet où il voulait faire une plongée. Michel Lebre et moi-même redescendions à sa voiture et de là, nous partions vers Cholet situé à Saint-Jean-en-Vercors, de l'autre côté du massif. La Grotte de Cholet se trouvait dans un fond de vallon, qu'on appelle reculée dans le Jura. Là, nous butions sur une belle falaise au pied de laquelle s'étendait une grande vasque d'eau. Au dessus de la vasque, à une vingtaine de mètres de haut dans la falaise, s'ouvrait un grand porche. Une corde en double y pendait. Michel y accrochait vingt mètres d'échelles qui nous permettaient de monter avec tout le lourd matériel de plongée : scaphandre, bouteilles, éclairage. Le beau porche entrevu s'ouvrait sur une salle au fond de laquelle s'étalait un lac. A la saison pluvieuse, le lac débordait et l'eau tombait en cascade du porche dans la vasque.

On devinait au fond du lac une galerie noyée. C'était l'objectif de Michel. Commençait tout le rituel classique de l'équipement du plongeur, qui prend beaucoup de temps du fait de toutes les vérifications que cette activité dangereuse nécessite. Michel accrochait ensuite son fil d'Ariane et entreprenait sa plongée. Pour ceux qui attendent sans communication avec le plongeur, inutiles et impuissants, une plongée semble toujours interminable. Au bout de dix minutes ou un quart d'heure, Michel réapparaissait. Il avait parcouru 50 mètres pour aboutir à une cloche d'air où il avait fait demi-tour.

Déception de la deuxième exploration

Deux jours plus tard, une nouvelle descente était prévue dans la Grotte des Deux Sœurs. Mais, les

volontaires ne se bousculaient pas pour cette deuxième exploration. Le récit de la première avait refroidi les ardeurs. Cette fois-ci, Maurice ne pouvait se joindre à nous et Michel Lebre me confia la direction de la deuxième équipe. Jean Luc Montésino en faisait partie et la descente fut ponctuée de quolibets et plaisanteries en tout genre. Un incident hors du commun nous arriva : parmi les passages étroits de la Grotte se trouvait une sévère conduite forcée d'une cinquantaine de mètres de long. De section ronde, elle laissait juste passer notre corps. Chacun d'entre nous avait un lourd sac qu'il poussait devant lui. Le diamètre du sac était à peine inférieur à celui de la conduite et la progression était un combat permanent durant lequel il fallait bourrer le sac de coups pour le décoincer et le faire avan-

La deuxième équipe. Des casques et lampes bricolés, des combinaisons de mécanicien, pas de baudrier mais un mauvais ceinturon, pas de bottes. Hein les jeunes!

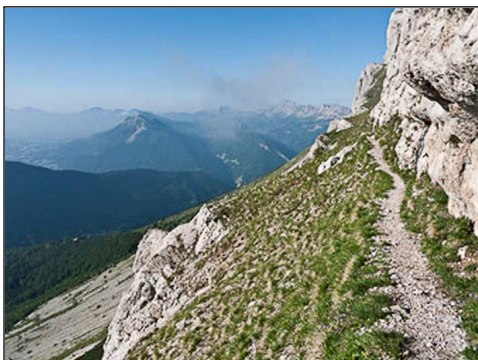


cer. Jean Luc agrémentait cet exercice en lâchant constamment des pets qui nous régalaient dans cet espace confiné. Tout d'un coup, ce fut une toute autre odeur : une odeur de gaz butane. Un chuintement caractéristique se fit entendre. Au cours des efforts continuels pour acheminer les sacs, un réchaud à gaz avait du frotter contre le rocher, ce qui avait légèrement desserré la molette de commande. Aussitôt, ce fut la panique. Je demandais à chacun d'éteindre sa lampe acétylène. Un seul d'entre nous avait un éclairage électrique d'appoint sur son casque. Ce fut alors une progression effrénée, dans une quasi obscurité pour sortir de ce conduit. Tous les records de vitesse furent battus. Au premier élargissement, le sac suspect fut ouvert pour revisser la molette du camping-gaz.

Nous arrivions au fond sans autre encombre. L'escalade que nous projetions était plus difficile que je ne le pensais, de plus, nous n'avions pas pris une assez grande variété de pitons, un seul de ceux que nous possédions était adapté au rocher qui nous entourait et c'était insuffisant pour atteindre le départ convoité. Après plusieurs essais, j'abandonnais et nous décidions de remonter. Mais une autre escalade allait se présenter. Juste après le puits de vingt mètres, se trouvait un puits de dix mètres. C'était un petit puits et comme souvent dans ce cas, nous n'avions pas prévu de corde d'assurance. Jean Luc remontait le premier et il avait à peine escaladé deux mètres que l'échelle céda. Au sommet du puits, faute de mieux, nous avions accroché le câble de l'échelle à un bec rocheux. Mais à l'attache du premier échelon, le câble de cette vieille échelle, rongé par un point de rouille avait lâché. Nous nous retrouvions en bas avec toute l'échelle et de surcroît, Jean-Luc s'était foulé une cheville. Attendre des secours ne nous enthousiasmait pas, le temps que la surface s'inquiète et qu'une équipe de secours arrive, il nous faudrait attendre au moins quarante-huit heures. Quarante-huit heures à grelotter. De plus, notre nourriture avait été abandonnée au camp, un peu plus haut! La situation n'avait rien de plaisant. En examinant attentivement le puits, je vis qu'on pouvait presque atteindre sa partie haute en escaladant en opposition un rétrécissement de ses deux parois. En haut, une traversée avec un pas délicat, permettait de rejoindre le sommet du puits. Je me lançais dans cette tentative, la peur donne des ailes et je réussissais! Avec l'entorse de Jean Luc, la remontée fut laborieuse et longue. Je ne me souviens plus combien de temps dura l'exploration, sur ma fiche concernant la grotte, je retrouve "8, 9 et 10 août". Je suppose qu'avec le bivouac, elle s'étala sur au moins 48 heures.

Sur le plateau du Vercors

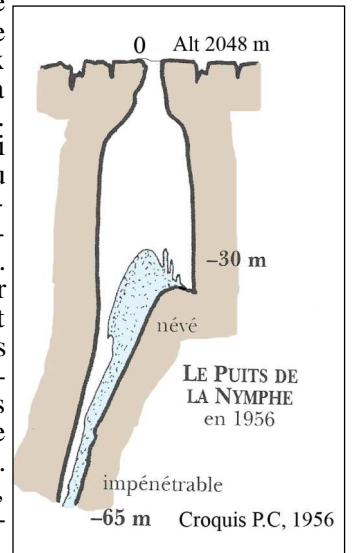
Le lendemain matin de notre sortie, nous n'avions pas encore eu le temps de récupérer de nos fatigues quand on vint nous réveiller. Un groupe de cinq spéléologues de notre camp, partis sur le plateau la veille n'était pas revenu; parmi eux les deux filles. Ils avaient dû s'égarer ou avoir un problème lors de l'exploration d'un nouveau gouffre. Trois ou quatre courageux dont je faisais partie montèrent sur le plateau. Nous avions



L'une des deux filles qui s'étaient perdues est restée avec nous pour fureter sur le plateau

pris avec nous de la nourriture et du matériel d'exploration. Arrivés sur le plateau, nous ne tardions pas à retrouver les égarés. Ils avaient été surpris par la nuit et par les nuages qui avaient supprimé toute visibilité. Ils s'étaient abrités sous une dalle rocheuse, serrés les uns contre les autres. Au moment où nous arrivions sur le plateau, les nuages se dissipaient et ils s'apprêtaient à redescendre.

Mais, puisque nous étions sur le plateau, avec du matériel d'exploration, nous les laissons redescendre seuls. Nous allions rendre visite à un puits incomplètement exploré : le Puits de la Nymphé. Je me proposais pour y descendre le premier. Nous laissons descendre quarante mètres d'échelles. Au bout de trente mètres, je prenais pied dans une salle glacée, avec de belles stalagmites de glace. Mais le puits continuait sur le côté. La calotte de glace et de neige sur laquelle j'avais pris pied, rejoignait vite la paroi, mais j'arrivais à me faufiler dans la mince fissure verticale entre neige et roche. Pour cette reconnaissance qui devait être courte, j'étais en short. De plus, je n'avais pas de gants et avec les barreaux glacés, je commençais à avoir mal aux doigts. Pourtant, cette fissure qui plongeait vers l'inconnu m'excitait trop et je continuais vers un rétrécissement encore plus sévère. Il fallait que je force pour m'y insinuer, mais c'était encore pire un peu plus bas. De plus, juste au dessus se trouvait un gros tas de neige instable qui ne demandait qu'à s'écrouler. J'abandonnais avec regret, à 65 mètres de profondeur.



Après une série d'hivers peu neigeux, cette étroiture était franchie en novembre 1963. Le fond du gouffre, profond de 401 mètres était atteint en août 1964 par le Clan des Tritons. J'étais passé à côté d'une belle découverte. C'était la première manifestation de ma malchance dans ce domaine. Aujourd'hui, le Scialet de la Nymphé et la Grotte des Deux Sœurs ont été joints, formant un réseau de 707 mètres de profondeur et de 18 kilomètres de développement.

Extrait de Chroniques souterraines, Editions Abymes.